

Pan-Africa International **Algérie/Tunisie**

Élie Castiel

Numéro 255, juillet-août 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/45125ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Castiel, É. (2008). Pan-Africa International : algérie/Tunisie. *Séquences*, (255), 5-5.

PAN-AFRICA INTERNATIONAL

ALGÉRIE / TUNISIE

Des nombreuses œuvres proposées à la 24^e édition du désormais nommé Pan-Africa International (anciennement Journées du cinéma africain et créole), nous avons retenu quatre films, tout simplement parce qu'ils ont laissé une trace indélébile dans notre mémoire, autant pour les thèmes abordés que pour l'approche des cinéastes, regard riche en observations, regard actuel et critique sur le monde d'aujourd'hui, vision à la fois humaniste et intellectuelle, et un amour partagé des images en mouvement.

ÉLIE CASTIEL

Avec **Algérie tours/détours**, Oriane Brun-Moschetti et Leïla Morouche partent en Algérie avec René Vautier en septembre 2004. Vautier, cinéaste militant, engagé, défenseur de causes politiques nobles et progressistes. Pour les deux jeunes cinéastes, c'est la découverte d'un individu simple et intense, d'une culture politique indéniable et passionnante. Elles rencontrent aussi les hommes (et les femmes) de la rue. Ce qu'ils ont à raconter sur leur Algérie est d'une richesse inattendue. Ils s'expriment pour la plupart avec verve, connaissance et un goût du risque fascinant. La mise en scène circule autour des entrevues, l'image est approximative, et tant mieux. Brun-Moschetti et Morouche filment le réel, le captent avec un esprit vif et une volonté à la fois farouche et candide. L'Algérie des dix dernières années, années de terreur, semble sortir de la crise avec une lueur d'espoir, qui réside uniquement dans sa jeunesse.

Avec Ouled Lénine, El Fani voyage dans le temps, ne cessant de le questionner, lui attribuant une importance capitale.

Avec **Bedwin Hacker** (2002), poème futuriste allègrement saphique, Nadia El Fani nous avait séduits. La réalité est tout autre dans **Ouled Lénine** (qu'on pourrait librement traduire par *Les Enfants de Lénine*), film personnel (puisqu'elle y apparaît), film-hommage, film-enquête, et en même temps essai sur le passage du temps, sur l'évolution de la pensée, sur les choses auxquelles on croyait et auxquelles on ne croit plus. Le récit est bien simple : El Fani rencontre son père, un intellectuel de l'âge d'or de la pensée progressiste en Tunisie (des années 50 à 80), époque où le militantisme de gauche, aussi restreint qu'il eût été, pouvait afficher ses couleurs, ses idées, sa passion pour une humanité meilleure et juste. El Fani filme avec certitude, omettant volontairement de gratifier son film de quelque figure de style, se permet des épisodes émouvants, mais revient très vite à la surface, question de ne pas perdre le fil de sa thèse. Avec **Ouled Lénine**, El Fani voyage dans le temps, ne cessant de le questionner, lui attribuant une importance capitale. Car son film est aussi un essai sur les années qui passent et qui transforment les idéaux en quelque chose qu'on ne reconnaît plus. Elle aurait pu l'intituler « Ouled Lénine ou La métamorphose du temps ».

L'Algérie de Jean-Pierre Lledo est une Algérie romantique, peut-être même trop rêvée. Le réalisateur parle de la colonisation (on aurait voulu qu'il soit plus critique et que sa voix s'annonce grave, sans crier gare), de la fin d'une époque et du début d'une autre. La thèse principale se déploie autour de l'exode massif des juifs et des pieds-noirs après l'indépendance de l'Algérie en 1962. Que reste-t-il de cette cohabitation dans la mémoire des Algériens ? Thèse honorable, mais à moitié achevée. Par les temps qui courent, est-il possible d'aborder un sujet aussi délicat, aussi risqué ? La France a colonisé l'Algérie. Les juifs et les pieds-noirs étaient-ils du côté des opprimés ou du régime colonialiste ? Lledo a simplement oublié d'aborder cette question. En militant pour une approche idéaliste, à la limite de l'utopie, il sème le doute chez le spectateur. Si nous avons retenu **Algérie, histoires à ne pas dire**, c'est pour la simple raison que le titre renferme à lui seul une interrogation qui échappe à toute ambiguïté.



Making Off

Auteur de l'onirique **Halfaouine**, Nouri Bouzid se penche cette fois-ci sur le thème de la violence, et tout particulièrement dans les actes terroristes. Thème des plus actuels qu'il aborde dans une mise en scène inventive, brillante, sophistiquée, libre de toute convention ou d'effets superflus. Film théâtral, film-cinéma, **Making Off** s'incruste dans la vie privée et l'engagement artistique. Comment ignorer un côté de l'existence sans influencer l'autre ? Peut-on séparer les enjeux d'un rôle de son quotidien ? Est-ce que la vie imite le cinéma ou est-ce le contraire ? Bouzid est conscient de son époque, envahie par une multitude d'images qui font en sorte que le réel se confond à l'imaginaire, que l'utopique l'est de moins en moins, que la violence, banalisée, ne peut que rendre l'existence vulnérable. Avec **Making Off**, nous assistons à une enquête sur le temps, mais aussi sur l'acte de création, jamais aussi proche de la vie.